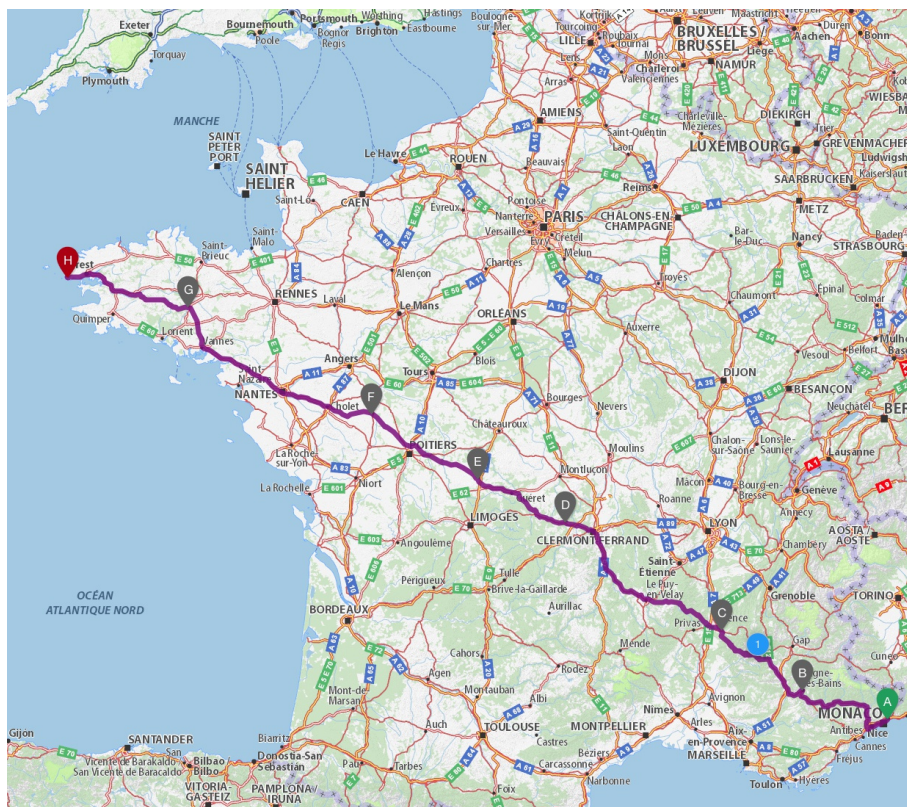


# **Ma DIAM Menton-Le Conquet**

**Du 7 au 15 Avril 1979**



par Philippe MEYER  
trikie@free.fr



## Les étapes

1. Menton - Digne 188 km
2. Digne - Crest 175 km
3. Crest - Craponne-sur-Arzon 164 km
4. Craponne - Pontaumur 158 km
5. Pontaumur - St Sulpice -les-Feuilles 143 km
6. St Sulpice - Thouars 162 km
7. Thouars - Pontivy 285 km
9. Pontivy - Le Conquet - St Renan 285 km
9. St Renan - Pontivy 165 km

# Préface

Dès 1965, année de notre arrivée à Vence, je rêvais de pédaler de Vence à Pontivy, lieu de résidence de mon beau-père qui fut aussi mon initiateur aux joies de la bicyclette. Mais atteint peu après de « colite aiguë », maladie affectant maints cyclotouristes et se traduisant par une démangeaison intense des jambes chaque fois qu'on entend ou qu'on voit le mot « col », je préférerais consacrer mes loisirs d'été à sillonner les massifs montagneux plutôt que de dévorer des kilomètres de plat relatif. Le rêve s'estompa donc au fil des ans mais ne fut jamais complètement effacé.

Le concours de deux circonstances, à savoir qu'il me restait deux semaines de congé pour Pâques et que 1979 me verra fêter mon demi-siècle, donna brusquement une nouvelle vigueur à ce vieux rêve : Vence—Pontivy serait une bonne manière de célébrer ce cinquantenaire et on ne peut pas faire le Tourmalet en vélo à Pâques.

Mais, si Vence-Pontivy, pourquoi pas Menton-Brest ? Je sortais donc mon Guide du Cyclotouriste pour voir le règlement des Diagonales et découvrais que j'avais 116 heures pour faire les 1392 km, soit en gros 280 km par jour pendant 5 jours.

La plupart des « diagonalistes » font cette diagonale en été et dans le sens Brest—Menton ; le temps est plus clément, on a de grandes chances d'avoir le vent dans le dos et l'attrait de la Côte d'Azur pour ceux qui n'y vivent pas toute l'année vous donne des ailes. Faire ça à Pâques en 116 heures avec probabilité de pluie et de vent dans le nez ressemblait plutôt à du masochisme. Et puis Brest n'est pas au bout de la Bretagne !

Je décidai donc de créer une DIAM, c'est à dire une Diagonale Intégrale à Allure Modérée. Je partirai du poste frontière de Menton et j'irai jusqu'au Conquet en suivant du plus près possible une ligne tirée sur la carte de France entre ces deux points, tout en évitant le plus possible les grands axes de circula-

tion automobile et avec des étapes de 150 km en moyenne.

Ayant tiré le trait sur la carte Michelin 989 et consulté les bonnes adresses dans le GC (Guide du Cyclotouriste), les villes étapes naturelles semblaient être Digne (186 km mais je connais la route comme ma poche), Crest (j'ai un ami là-bas), Craponne-sur-Arzon, Pontamur, St Sulpice-les-Feuilles, Thouars, Nozay, Pontivy (tiens !) et Le Conquet.

Ma femme, intriguée de me voir penché sur la 989 avec une grande règle de 1 mètre au lieu des habituelles cartes au 200.000e (Alpes, Pyrénées, Massif Central, etc.) avec un double décimètre, me demanda quelle mouche me piquait. Je lui fis part de ma tentation et lui sautai au cou quand elle me donna sa bénédiction.

Ainsi dès la fin février j'écrivis aux hôtels, pas tellement par crainte qu'ils ne soient complets (Pâques n'est pas une saison de grand tourisme) mais au moins pour ne pas risquer de trouver parfois le seul hôtel de la ville fermé pour l'hiver ni de se voir refuser une chambre comme il peut arriver à un cycliste trempé et crotté.

Je commençais aussi à faire la liste du strict minimum qu'il me faudrait comme bagages, compte tenu de la saison (froid et pluie) et à déterminer comment les transporter, vu que je n'ai pas de porte-bagage ni de sacoches autres que le sac de guidon.

Quant à l'entraînement, il commençait bien par un brevet randonneur de 200 km dont les premières heures se passèrent sous un véritable déluge ainsi que de nombreuses averses lors de mes trajets journaliers pour aller au travail.

Je résolus la question sacoches en acquérant une grande sacoches de guidon de marque SIDO qui a l'avantage d'avoir de larges poches complémentaires devant, sur les deux côtés et derrière et qui, je l'espérais, devait être imperméable.

Ensuite je récupérai une grande sacoche de selle anglaise, achetée il y a bien des années mais dont je ne m'étais jamais servi et que je me rappelai avoir prêtée à Christian Garcia.

Ces sacoches, tout à fait courantes en Angleterre, se fixent aux deux oeillets que l'on trouvait sur la plupart des selles dans le temps, oeillets servant en leur temps pour la petite trousse à outils de nos grand-pères et aussi par une courroie qui entoure le tube de selle. Je montai donc une selle Brooks B17 qui, elle, est toujours livrée avec ces oeillets, après lui avoir fait subir mon traitement assouplissant personnel.

Comme je n'étais pas trop sûr de l'imperméabilisation de cette sacoche et que d'autre part elle n'était pas entièrement couverte par mon poncho, je préparai une feuille de plastique pour la recouvrir entièrement en cas de pluie prolongée. Maintenant que j'avais décidé des « contenus », il me fallait décider du contenu.

La sacoche arrière serait consacrée aux vêtements de ville et objets de toilette : un pantalon en jersey, un pull à col roulé, une chemise de corps, deux caleçons, une paire de chaussettes, un pyjama et une paire de souliers au cas où mes chaussures cyclistes (des « training » Adidas) seraient trempées ; tout cela remplissait à ras-bord mais sans tasser la grande poche de la sacoche arrière tandis que savon, brosse à dents, dentifrice et le tube de pommade anti-bobos là où je pense occupaient les poches latérales extérieures. Poids total : 4 kg.

La sacoche avant contiendrait les vêtements de route quand je ne les aurais pas sur le dos (anorak et survêtement), le poncho, les gants (ski et cyclistes), la trousse de réparation (chambre à air, rustines, 10cm de chape de boyau, outillage Mafac), le ravitaillement de secours (pâte de fruits, pâte d'amandes, barres de chocolat) et l'appareil photo. Poids total : 4 kg aussi.

Pour ma propre tranquillité et surtout pour celle de ma femme, je montai sur le coté gauche de la sacoche un « écarteur », fabriqué en Finlande mais en vente chez le vélociste de Vence, qui consiste en un carré de 10

cm de côté au bout d'un bras de 20 cm, le tout en plastique rouge, repliable, avec un grand catadioptré au centre du carré.

Je peux vous assurer de l'efficacité de ce dispositif, à tel point que maintenant je me sens tout nu et vulnérable quand je ne l'ai pas. D'ailleurs, il m'arrivait couramment en cours de route de le replier pour appuyer mon vélo contre un mur et d'oublier de le déplier en repartant ; rien qu'à la distance à laquelle la première voiture me dépassait je me rendais compte de l'oubli et le dépliai derechef.

Je me procurai aussi un petit rétroviseur que je montai sous le guidon (mon fameux guidon droit, anglais lui aussi) pour me permettre de voir ce qui arrivait de par derrière sans avoir à me retourner.

Enfin, ayant trouvé un vieux thermomètre mural, je le fixai au tube horizontal du cadre avec un peu de guidoline pour pouvoir savoir plutôt qu'estimer quels extrêmes de température je rencontrerai

Tout était prêt pour la grande aventure !

## Première Etape de Menton à Digne – 188 km

Comment partir de Menton à 7h du matin quand on habite Vence (à 50 km de là) sans se lever au milieu de la nuit ? En faisant appel à la gentillesse et l'hospitalité légendaires de Paul et Jeannine André qui habitent précisément à Menton !

Vendredi soir, donc, comme convenu bien à l'avance, Nicole (mon épouse) me conduisit à Menton où nous dinâmes avec nos amis tandis que Paul me demandait moult détails sur mon périple du lendemain. Je lui présentai alors mon carnet de route, encore vierge, pour qu'il l'inaugurât, ce qu'il fit en y inscrivant : « A chacun sa Passion... et ses Pâques... En communion. »

Paul rangea mon vélo dans le garage de l'immeuble entre ses deux vélos d'un côté et celui de Jeannine de l'autre. Nul doute qu'ils se sont racontés beaucoup d'histoires pendant la nuit car étant tous de vieux routiers, ils en ont vécu des aventures !

Samedi 7 Avril. Lever à 6h ; rapide mais copieux petit déjeuner (merci Jeannine) puis Paul et moi interrompons la conversation nocturne de nos deux vélos pour les mettre au travail.

En fait, Paul fait un brin de route avec moi vers le poste frontière où je veux faire viser mon carnet-souvenir.

« Comme c'est curieux, dit Paul, tu vas à Brest et les flèches sur la route indiquent « Italie » . Puis, le temps le pressant, il me quitte au port en me souhaitant bon voyage.

Voici le poste frontière. Le douanier me fait signe de passer, pensant que je vais en Italie mais j'appuie mon vélo contre le mur et entre dans le bureau avec mon carnet. J'explique le but de ma visite et le douanier, un ancien près de la retraite, sort un cachet en laiton qui doit bien avoir plus d'un siècle, met le dateur à jour, fait quelques essais sur un coin du Nice-Matin qu'il était en train de lire avant mon interruption et satisfait du résultat, tamponne mon carnet d'un geste majestueux.

Je lui demande alors s'il veut bien me prendre en photo. Il veut bien et c'est en contre-jour à quelques minutes avant le lever du soleil qu'il fixe sur la pellicule cet instant fatidique.

Il est 7h, le ciel est clair, le soleil point à l'horizon et la journée s'annonce belle. En route pour Le Conquet ou du moins pour Digne, étape prévue ce soir-là.

Je retransverse Menton encore calme à cette heure-là et je découvre que la rue principale est maintenant piétonnière. Tant pis, je l'enfile quand même et aucun des rares passants ne semble s'en offusquer.

Je prends la Basse Corniche, route étroite et sinueuse, et tout de suite je m'aperçois de l'effet bénéfique de mon écarteur : ou les voitures, cars et camions passent bien au large ou je les entends freiner et rester derrière moi jusqu'à ce que la route soit bien dégagée pour me doubler. Du coup je me sens bien plus en sécurité.

A Eze-Plage, je croise un chien qui trotte d'un pas long et facile, comme un vieux routier, et qui me jette un regard où je crois discerner un clin d'oeil complice. Serait-il au terme d'une randonnée Le Conquet-Menton ? Qui sait ?

Voici le Col de Beaulieu, 23m d'altitude, un autre pour ma collection. Je m'y arrête un instant pour admirer la rade de Villefranche, toute resplendissante sous le soleil matinal et je ne puis résister au désir d'en prendre une photo.

Nice, la fameuse promenade, l'aéroport, et je tourne à droite pour enfile la vallée du Var. Il est 8h30 et naturellement, j'ai le vent dans le nez. Je dis naturellement car pour ceux qui ne connaissent pas, le vent descend toujours de la montagne vers la mer la nuit jusque vers 10h du matin, puis il tourne et souffle dans l'autre sens jusqu'au soir. Ce serait pratique pour des cyclistes de Puget-Théniers qui voudraient passer la journée sur la côte mais y a-t-il de cyclistes à Puget ?



Il n'y a donc qu'une chose à faire, passer un petit braquet et mouliner avec patience contre cette force invisible et pourtant bien réelle et surtout bien constante. En fait, ce que je reproche le plus au vent debout, c'est l'abrutissement qu'on ressent à la longue à force de l'entendre ronfler dans les oreilles.

Avançant doucement, j'ai le temps d'admirer les sillons bien rectilignes des jardins maraîchers de la plaine, les arbres fruitiers déjà en fleurs et surtout les villages perchés sur des pitons rocheux de chaque côté de la vallée : Gattières, Carros, La Roquette, Bonson. Puis la vallée se resserre sur plusieurs kilomètres en des gorges impressionnantes (La Mescla) où le vent, bien canalisé, redouble de force.

Il est midi passé quand j'atteins Puget-Théniers, j'ai donc presque une heure de retard par rapport à l'horaire que je m'étais calculé pour savoir en gros où je déjeunerais, mais qu'importe : je fais cette DIAM (Diagonale Intégrale à Allure Modérée) pour mon plaisir, je suis en vacances.

Au lieu donc de déjeuner à Entrevaux, je me dirige vers l'Hôtel de l'Univers que je connais de longue date, où l'on me sert un excellent déjeuner (hors d'oeuvres, omelette, steak garni, tarte et bouteille de Vichy) pour 29 Francs tout compris.

Repu, reposé, je reprends la route en saluant au passage la plantureuse jeune fille en bronze de Maillol, dédiée à la mémoire d'Auguste Blanqui, enfant de Puget-Théniers.

Le Col de Toutes Aures (1.120m) sera un très bon digestif et je me laisse glisser vers le lac de Saint André. Surprise : il est pratiquement vide ; au-delà des tunnels et du pont qui l'enjambe, on ne voit plus qu'une plaine boueuse où le Verdon suit son lit d'origine.

Un thé à Saint André préparera la courte montée du Col des Robines (988m) et ce sera ensuite la longue descente sur Barême où je m'arrête pour acheter une carte postale.

En reprenant mon vélo devant la papeterie, j'entends un gosse de 14 ans qui lorgnait sur une trial de 125cc parquée à côté,

dire à son copain qu'une moto c'était vachement mieux qu'un vélo.

Je ne lui ai pas dit que j'avais une 600 BMW à la maison mais que je préférais le vélo, il n'aurait pas compris. Plus tard, peut-être...

Je descends la vallée de l'Asse mais ce qui aurait pu être une agréable promenade est une lutte sans merci : un fort vent debout essaie de me renvoyer à Nice.

Dans les faubourgs de Digne, j'avise une cabine téléphonique et il me vient l'idée d'inviter André Exubis, président de la Ligue Provence, à venir prendre l'apéritif à l'hôtel. En effet, il habite Digne et si je le connais de nom, nous ne nous sommes jamais rencontrés ; c'en est donc l'occasion ! Je téléphone, il est là, c'est d'accord.

18h30. Je trouve mon hôtel ; on m'y attendait (j'ai pour principe de réserver à l'avance). Mon vélo rangé au garage, je monte dans ma chambre et j'ai à peine le temps de prendre ma douche qu'on me prévient qu'André m'attend en bas.

Nous nous présentons, commandons un pastis et tout de suite la conversation porte sur les problèmes techniques des tandems car André a longtemps tandemisé avec sa femme et nous, au Club, avons pas mal de problèmes avec nos tandems.

Le temps file, il est 20h et je n'ai pas encore diné. Nous nous quittons à regret et je passe à table pour un excellent dîner à la carte (pas celle du Chef, la Michelin!) où j'étudie mon parcours de demain.

21h. Je monte dans ma chambre, inscris quelques remarques dans mon carnet de route et sombre dans un sommeil bien gagné.

## Deuxième Etape de Digne à Crest – 175 km

**D**imanche 8 Avril. Je me réveille à 6h ; il fait encore nuit et rien ne bouge dans l'hôtel. Après un rapide brin de toilette je descends sans bruit, réussis à sortir et à récupérer mon vélo dans l'appendice à côté des cuisines et me mets en route, l'estomac vide, pour cette deuxième étape qui devrait se terminer à Crest.

Je quitte les lumières de Digne où je n'ai pas vu un chat. Il fait encore nuit et frais, très frais ; je consulte mon thermomètre amarré sur le dessus du cadre : -2 degrés, brrr... Heureusement que j'avais emmené plusieurs lainages et mes gants de ski.

La route descend gentiment sur Malijai, du bel enrobé et pas un souffle de vent. La dynamo ronronne. Je suis seul à l'aube d'une nouvelle journée. Je suis heureux.

Le jour se lève ; peu après Malijai le soleil apparaît au-dessus de la montagne et paf ! voilà le vent, dans le nez bien entendu mais du coup la température monte à +4 degrés.

Restant sur la rive gauche de la Durance, j'arrive à Volonne vers 8h. Un arôme de pain frais flottant dans le vent me fait saliver et mon estomac me rappelle qu'il est toujours bien vide. Je suis donc mon nez jusqu'à la boulangerie, fais quelques emplettes et déjeune ensuite au Café du Cours qui vient d'ouvrir.

Correctement ravitaillé, je reprends ma bataille contre le vent jusqu'à Sisteron où, miracle, le vent disparaît totalement. En passant sur le vieux pont sous les remparts, j'admire la belle eau claire de la Durance mais vu la température, elle ne m'incite quand même pas à me baigner.

A la sortie de Sisteron, je reste sur la rive droite de la Durance, sur une petite départementale qui est à peine plus longue que la nationale de l'autre côté de la rivière mais qui a le mérite d'être plus calme et nettement plus pittoresque. Je l'ai souvent prise en voiture jusqu'à Larragne mais pas plus loin ;

cette fois-ci je la suivrai jusqu'à Serres mais ce deuxième tronçon est beaucoup plus étroit, bosselé et sinueux : de quoi faire fuir les automobilistes et ravir les cyclotouristes.

En route je croise un premier cyclo assis au soleil sur le muret d'un petit pont et qui souffle dans ses mains pour les dégourdir. Le pauvre est parti de chez lui avec un mince survêtement en acrylique et des mitaines cyclistes alors que mon thermomètre n'affiche pas encore 5 degrés. Ah ces jeunes coureurs – quand auront-ils du plomb dans la cervelle ?

Plus loin, trois chiens en liberté à l'autre bout d'un grand champ de luzerne m'aperçoivent et, tentés sans doute par l'odeur appétissante de mes mollets, foncent vers moi ventre à terre, aboyant tous les trois. Ils ont quand même 100m à franchir avant d'arriver à la route et là je pique un sprint qui aurait certainement laissé Merckx à 2 longueurs à l'arrivée d'un Tour de France. Deux chiens abandonnent mais le troisième doit vraiment avoir faim et il s'en est fallu de peu que je sente ses crocs, malgré la vitesse que j'avais acquise. Enfin il abandonne et je peux relâcher mon effort car souffle et cœur n'auraient pas duré longtemps à ce train-là.

Serres – Il est 10 heures et je vais attaquer le col de Carabès ; une pause-thé se recommande donc avant cet effort. En arrivant sur la place, je vois un petit groupe de cyclos du C.C.Gap et m'enquiers de leur activité : ils font un brevet fédéral de 150 km. A leur tour, il me posent des questions et m'offrent un thé pour m'encourager. On reconnaît bien là que le cyclotourisme est véritablement une confrérie.

Je reprends mon vélo et à la sortie de Serres, je bifurque à gauche vers Sigottier et le col, route que j'ai empruntée une fois il y a plus de dix ans mais dont le souvenir s'est estompé si ce n'est qu'elle m'avait plu.

En effet, elle remonte une petite vallée et tout à coup, autour d'un virage, on aperçoit une barre rocheuse verticale avec une grande

brèche, la clue par laquelle passe la rivière et à côté de la clue, comme blotti au pied de la barre, le petit village de Sigottier. Très joli !

Je franchis la clue où gronde la rivière et j'arrive à une bifurcation. A droite cela va je ne sais où (je n'ai pas de carte de la région) ; à gauche cela va au col mais il y a une pancarte « Col fermé ».

Je réfléchis quelques instants : je ne vois aucune trace de neige sur les hauteurs environnantes ; le col n'est pas très haut ; à mon avis on peut tenter le coup sans rencontrer de grosses difficultés. En route donc pour le col !

Trois kilomètres plus loin, nouveau panneau « Col fermé ». Cette fois-ci je continue sans même m'arrêter, ma décision étant prise. Cependant, rencontrant quand même une automobile un peu plus loin, un « 75 », je l'arrête pour lui demander s'il est passé par le col. « Oui, il y a bien un peu de neige mais vous devriez passer sans difficulté. ».

Je continue ; la route monte régulièrement ; il n'y a pas un chat, pas un souffle de vent. J'arrive au col sans avoir vu la moindre trace de neige et là, en cherchant bien, j'en trouve quelques restes dans les sous-bois.

Petite pause ravitaillement, enfilade de K-way et j'attaque la descente. Tout à coup, à un kilomètre du col, autour d'un virage, une belle congère, enfin les restes d'une belle congère dans laquelle je vois les traces de pneus du « 75 ». J'enfile la trace de droite, le frein arrière serré, les deux pieds par terre. Je glisse ainsi sur une cinquantaine de mètres ; la congère est franchie et c'est la seule difficulté que je rencontrerai dans la descente. Mon pifomètre ne m'a pas laissé tomber.

Valdrome – C'est dans l'unique café de ce village qu'il y a quelques années j'ai vu quelque chose que je n'avais pas vu depuis mon enfance et qui me rappela bien des souvenirs d'avant-guerre : un rouleau en tire-bouchon de papier attrape-mouches pendant du plafond ! Je ne pensais même pas que cela se fabriquait encore !

Belle descente le long du torrent qu'est la Drôme à cet endroit et je rejoins la nationale, large et bien enrobée, qui va me

conduire à Crest par Luc-en-Diois et Die. Suivant l'orientation de la route, j'ai le vent tantôt dans le dos, tantôt dans le nez et tout en admirant les falaises du Vercors à droite et les montagnes de Montmenier, d'Aucelon et de Gavet à gauche, j'abats quand même 47 km en deux heures.

Die – Il est 15h30 et je n'ai toujours pas déjeuné ; mon petit snack du sommet du col de Carabès est depuis longtemps digéré au moment où je passe devant une belle pâtisserie. J'entre, choisis un baba et un beau chou à la crème puis vais m'installer devant un thé au café d'en face pour les déguster. C'est chouette le vélo – vous avez dit régime ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

17h – J'arrive à Crest où je m'arrête chez mon ami aveugle Pierre Blanc, apiculteur en retraite. Il me fait déguster un excellent hydromel de sa fabrication pendant que nous bavardons, puis je prends congé pour trouver mon hôtel. Douche, dîner (toujours à la carte), un petit tour à pied pour grimper dans la vieille ville et voir le donjon, histoire de se dégourdir les jambes et je regagne ma chambre où je note mes impressions de la journée avant de m'endormir.

175 km aujourd'hui, 363 depuis Menton mais c'était dans une région connue. Demain je traverserai le Rhône et là commencera l'aventure.



## Troisième Etape de Crest à Craponne-sur-Arzon -164km

Lundi 9 Avril. Une bonne surprise ce matin en quittant Crest : j'ai le vent dans le dos ; aux abords de la vallée du Rhône, c'est même une bénédiction !

Je file sur Livron par une petite route tranquille qui serpente entre les vergers le long des derniers kilomètres de la Drôme avant qu'elle ne me quitte et se perde dans le Rhône. Je retrouve avec plaisir cette curieuse maçonnerie des vieux mas de la région qui consiste en des couches successives de galets maintenus par du torchis ; d'une couche à l'autre, les galets sont inclinés tantôt à droite, tantôt à gauche, ce qui donne un effet très caractéristique.

Livron – Je traverse la RN7 où vrombissent les poids-lourds et me dirige vers le Rhône par une petite route bordée de vergers et de coquets pavillons. Si les cerisiers et les pêchers en fleurs flattent la vue, le revêtement en gros graviers irrégulièrement collés est un vrai supplice pour les poignets et l'interface cycliste-selle.

Inconfort de courte durée car voici le pont suspendu de La Voulte, un très beau pont à voie unique du siècle dernier, aujourd'hui fermé à tout véhicule autre que voitures ou deux-roues.

Traversée de La Voulte, fameuse pour ses filatures et son équipe de rugby, quelques kilomètres sur la RN86, la petite sœur de la RN7, et je tourne à gauche vers Saint-Laurent-du-Pape, calme bourgade à cheval sur l'Eyrieux.

De là, une nouvelle route a été créée pour rallier Vernoux-en-Vivarais par le col de Serre Mure au lieu de suivre les méandres de l'Eyrieux. Mario et moi avions « collectionné » ce col lors de la Semaine Fédérale de Valence en 1976 en grimpaient et en redescendant les six kilomètres côté nord, côté qui nous avait impressionnés par la raideur de certaines sections. J'allais donc découvrir le côté sud dont le dénivelé est nettement plus important.

Dès les premiers mètres il annonce la couleur : un panneau indique 12 % sur 7 km. Je mets donc tout à gauche mais je découvre bien vite qu'il s'agit là d'une moyenne car certains passages en accusent certainement plus.

Une heure plus tard me voici au sommet, trempé de sueur comme d'habitude alors qu'il souffle un vent à écorner les bœufs et que la température ne dépasse guère 10 degrés. Heureusement une vieille mesure abandonnée, sans toit et dont les portes et fenêtres ne sont que des trous béants, m'offre un refuge pendant que j'essore ma casquette pour la énième fois, que j'enfile des vêtements chauds et que je grignote une pâte de fruits en admirant, par une des ouvertures, la vue splendide sur la vallée du Rhône et les Préalpes au-delà.

Vêtu et quelque peu restauré, j'enfile la descente ultra-rapide sur la vallée de la Dunière. Je dois serrer les freins presque tout le temps tant la pente est raide et ne me demande comment Mario et moi avons pu grimper cela en tandem et encore plus le redescendre !

Pour les non-initiés aux joies du tandem, sachez que les grimpées demandent 25 % plus d'effort aux deux équipiers qu'en vélo solo et que le freinage efficace d'une masse de 170 kg sur de fortes pentes est un problème qui ne semble pas intéresser Messieurs Mafac, CLB, Campagnolo ou autres et qui, à mon avis, n'est toujours pas résolu.

La petite vallée boisée où gargouille la Dunière et où il n'y a plus un souffle de vent, grimpe doucement jusqu'à Vernoux. De là, la montée du col de Montreynaux se fait en pente douce avant de redescendre dans la vallée de la Sumène où se niche Lamastre, pour la pause-thé avec le rituel petit pain au chocolat.

Pendant la descente, je me remémore la montée en sens inverse avec Mario parmi les

2.000 autres participants à la Semaine Fédérale dont un nous avait particulièrement frappés. De l'arrière (nous le rattrapions petit à petit), il pédalait avec les genoux très écartés et visiblement il faisait de gros efforts. Quand nous l'avons doublé, nous avons compris pourquoi : il avait une si grosse bedaine que celle-ci reposait sur la barre horizontale du cadre et faisait même un peu bissac ; mais il pédalait de bon coeur et nous lui avons souhaité bonne route.

Lamastre, 11h. Je retrouve avec plaisir la petite bourgade qui avait servi de point de contrôle pendant la S.F. et où l'on avait mis à notre disposition des cageots entiers de pêches si vertes et si dures qu'on aurait pu tirer à la pétanque avec.

C'est ici que commence pour moi la véritable aventure car je vais emprunter des routes et traverser des contrées que je ne connais pas.

De Lamastre à Saint Agrève il n'y a que 21 km mais ça monte, ça monte, ça monte. En fait, si j'avais bien regardé la carte, j'aurais vu que Saint Agrève est à 1050m d'altitude et pour me le prouver, je trouve de la neige encore assez fraîche dans les fossés et les fourrés de part et d'autre de la route en approchant du but.

Il est maintenant plus de 13h et j'espère pouvoir encore trouver où déjeuner. Je traverse lentement la bourgade et vois enfin une enseigne vieillotte mais de bon augure : Hôtel Clément. En effet, on y sera clément concernant mon heure d'arrivée et non seulement m'y servira-t-on un excellent repas à un prix très raisonnable mais la patronne me fera cadeau de deux bonnes vieilles épingles à linge en bois, articles essentiels pour moi mais que j'avais omis dans mes préparatifs de départ. A quoi me servent ces objets insolites ? A fixer ma petite serviette éponge sur l'avant de ma sacoche de guidon dans les descentes afin qu'elle soit sèche pour la montée suivante !

Quittant Saint Agrève repu et content, je vois au loin un sommet enneigé qui m'intrigue. Apercevant une ménagère locale qui étend sa lessive, je la salue et lui demande de satis-

faire ma curiosité : c'est le mont Mézenc.

Ma route descend maintenant en pente douce vers Tence par le Chambon-sur-Lignon. Si le paysage est agréable – grandes forêts de sapins entrecoupées d'alpages (est-ce le bon mot pour le Massif Central?) – je suis un peu déçu par Le Chambon, une station d'hiver comme on en voit trop souvent : ce n'est pas une agglomération mais une désagrégation de maisons, d'hôtels et de chalets s'étendant dans la plus parfaite anarchie sur plusieurs kilomètres carrés. Tence, par contre, fait encore bourgade de montagne avec de nombreuses scieries et d'autres petites usines.

Tournant à gauche vers Yssingeaux, je reste sur les hauts-plateaux ; route gentiment vallonnée, calmes paysages sous un ciel serein, aucune circulation (peut-être une voiture toutes les demi-heures), le paradis du cyclo-touriste, quoi.

Yssingeaux, 16h, donc pause-thé. C'est la semaine commerciale, banderoles, haut-parleurs à chaque coin de rue diffusent annonces publicitaires et musique mais pour une fois d'un goût qui me plaît : le volume sonore est à un niveau raisonnable et la musique ne comporte pas de rock ou de yé-yé mais tangos et rengaines d'il y a 20 ans et plus.

Yssingeaux est aussi le berceau ancestral de mon beau-père, auquel je dois de m'avoir ré-initié aux joies du vélo et qui est on en peut plus intéressé par mon voyage (il paraît qu'il avait averti la moitié de la population de Pontivy du raid que j'entreprenais et se croisait les doigts pour ne pas que j'abandonne). Je choisis donc une belle carte postale que je lui rédigeai tout en sirotant mon thé, puis je quittai cette animation qui me semblait incongrue avec les heures de calme et de solitude que je vivais depuis trois jours maintenant.

La route de Yssingeaux à Retournac est une longue descente de 13 km dans la vallée de la Loire. Au creux d'un virage je fus très surpris de voir une cuvette de WC bien blanche (c'est ce qui attirait mon regard) adossée à un arbre, comme invitant les passants à s'en ser-

vir. Le besoin ne s'en faisant pas sentir, je laissai là cet objet, insolite en ce lieu, qui faisait penser à un paysage abstrait de Dali.

A Retournac je traversai la Loire sur un pont ancien à multiples piliers, admirant au passage la belle rangée de peupliers qui se reflétaient dans la rivière et notai la présence au bord de l'eau d'un camping calme, plat et ombragé qui ferait une bonne base pour des expéditions futures dans cette belle région.

Mais qui dit descente dit remontée et pour sortir de Retournac il y a 9 km de côte à grimper. Au septième kilomètre je passai devant une baraque bariolée, en fait une ancienne ferme isolée qui avait été repeinte en couleurs psychédéliques ; une enseigne annonçait que c'était un disco et je me dis que les propriétaires avaient bien choisi l'endroit car ils ne risquaient de gêner personne.

Enfin j'arrivai à Craponne-sur-Arzon, terme de mon étape ce jour, et je demandai à un passant comment atteindre l'Hotel Pascal où j'avais réservé une chambre.

L'hôtel était en face de la gare et ressemblait plutôt à un café ; pas une âme en vue à l'intérieur bien que ce fût l'heure de l'apéritif ; serait-il fermé ?

Je poussai la porte, qui s'ouvrit, et me retrouvai dans une grande salle avec des tables en marbre à piétement en fonte, des chaises en bois, des murs et un plafond abondamment moulurés dont la peinture était un peu fatiguée et, dans un coin, un minuscule comptoir dont le dessus en zinc disparaissait sous une collection de bouteilles. Seul un poêle à mazout au milieu de la salle, affublé d'un interminable tuyau, indiquait que nous n'étions plus au siècle dernier.

La patronne, une très aimable dame assez âgée, sortit de la cuisine et me montra ma chambre au premier étage. L'étage avait été refait et ma chambre était petite mais pimpante. L'absence de radiateur me fit craindre un instant pour mon confort durant la nuit car les nuits étaient décidément fraîches vu l'époque et l'altitude mais la présence d'une énorme couette sur le lit me rassura aussitôt.

Comme chaque soir, je rinçai abon-

damment ma casquette, ma chemise de corps et ma petite serviette éponge à l'eau chaude du lavabo mais ici, l'absence de radiateur posait un problème de séchage, problème qui fut rapidement résolu par la patronne qui suspendit le tout au-dessus du fourneau dans la cuisine. Oh ce fut sec en un rien de temps mais il fallut deux jours et deux autres lessives avant que l'odeur de friture n'en disparaisse complètement.

Le dîner fut simple mais copieux, préparé et servi toujours par la patronne, mais je n'étais plus seul, un VRP et plusieurs ouvriers agricoles étant arrivés entretemps. Un petit tour à pied de la bourgade me permit de repérer une cabine téléphonique et rassurer ma femme que j'étais encore en vie.

De retour dans ma chambre je mets à jour mon carnet de voyage : 164 km dans la journée – 531 km depuis Menton – j'ai fait un peu plus tu tiers du raid et je ne ressens aucune fatigue – tout se passe mieux que je ne l'avais espéré.

Enfin je me glisse avec délices sous cette énorme couette pour une bonne nuit de sommeil.

## **Quatrième Etape de Craponne-sur-Arzon à Pontaumur 158 km**

Mardi 10 Avril. Après une excellente nuit sous cette couette bien douillette, je me lève alors qu'il fait encore nuit et je m'habille. J'avais d'ailleurs mis mes vêtements entre la couette et la couverture avant de me coucher, de sorte qu'au matin ils étaient non seulement bien secs mais déjà tièdes, chose très agréable lorsqu'il n'y a pas de chauffage et que la température est décidemment fraîche.

Petit déjeuner copieux, je règle ma note (moins de 40 Francs!) et en route pour une nouvelle tranche de France.

Je quitte Craponne en admirant un merveilleux lever de soleil qui rosit puis dore les petits flocons d'altocumulus dans le ciel. Légère brise de sud-ouest, la journée s'annonce bonne.

J'entame une longue descente sur Arlanc sur de l'enrobé tout neuf. Quel plaisir que de se laisser glisser sans une secousse sur ce billard !

Mais pourtant... c'est curieux... il me semble ressentir une toute petite secousse au rythme des tours de roue. Je regarde de plus près ma roue avant qui tourne sous mes yeux mais je ne vois rien. Je m'arrête donc et inspecte ma roue arrière ; en effet, elle présente une petite hernie qui serait passée tout à fait inaperçue ailleurs que sur ce billard d'enrobé tout neuf.

Comme prévenir vaut mieux que, non guérir dans le cas présent mais tomber complètement en panne, je démonte pour mettre un emplâtre. Effectivement, deux fils biaux à l'intérieur du pneu ont été coupés, sans doute par un silex car la chape est percée à cet endroit. Je mets donc un morceau de chape de boyau (j'en ai toujours un morceau de 10 cm de long dans ma sacoche, précisément pour de telles éventualités) et je regonfle. C'est parfait, la hernie a disparu, je peux maintenant rouler en toute tranquillité ; en route !

Je traverse Arlanc – là encore je verrais un camping bien calme et bien tentant au

bord de l'Allier – et j'enfile la remontée vers Saint-Germain-l'Herm.

Il est difficile de raconter tout ce qu'on éprouve au long d'une journée de vélo sans ennuyer un lecteur. On vit au présent, on se sent exister par le mouvement régulier des jambes, par la perception des fonctions vitales (battements du coeur, respiration) qui, sans être forcées, sont amplifiées et procurent par là-même une sensation de plaisir physique.

Le paysage changeant lentement mais continuellement ; le calme, les beautés simples d'un arbre, d'un champ labouré, d'animaux paissant ou ruminant tranquillement ou au contraire d'un cheval galopant en toute liberté crinière et queue au vent sont autant de plaisirs visuels sans cesse renouvelés.

Le bruissement du vent dans les arbres, le roucoulement des sources et des rus invisibles, le chant des oiseaux, le caquetage d'une basse-cour, le meuglement des vaches, le braiment d'un âne sont autant de plaisirs auditifs pour qui sait les entendre.

Une journée s'écoule ainsi et pas un seul moment ne s'ennuie-t-on.

Une longue et régulière montée m'amène donc à Saint-Germain-l'Herm, à 1.000m d'altitude, où je fais ma pause-ravito de la matinée. Chose curieuse, au fut et à mesure que je monte en latitude sinon en altitude, le prix du thé descend : de 3,50 F aux environs de Nice il est rendu ici à 1,50 F ; ce doit être parce que je me rapproche de l'Angleterre !

Alors que je me laisse glisser dans la longue descente sur Issoire, mon pneu arrière se rappelle à mon bon souvenir par un boumboum qui de pianissimo passe bientôt par forte pour devenir rapidement furioso. J'entame donc une course contre à la fois mon pneu et la montre pour arriver à Issoire avant que le premier n'expire et que la seconde

n'indique midi, tout cela dans l'espoir de trouver un vélociste encore ouvert et qui ait un pneu de 650B. Eole viendra à mon aide et me permettra d'effectuer les 31 km en moins d'une heure.

Dix minutes avant midi j'entre en trombe dans Issoire et m'arrête au premier magasin de vélos que je vois, un concessionnaire Peugeot dans la grand'rue. La patronne, pas très amène, envoie un commis acrobate fouiller les étagères près du plafond et oh bonheur, il me remène un Wolber 650 Standard qui, quoique plus lourd que le Randonneur, me permettra de finir mon périple en toute sécurité

Je paye et tandis que la patronne ferme la boutique, je m'installe sur le trottoir pour effectuer le changement. Grand déballeage puisque pour mettre le vélo à l'envers il me faut enlever les sacoches et le bidon et mon manège est suivi avec intérêt par les consommateurs du café voisin.

Au moment où ayant monté le pneu neuf je m'apprête à le gonfler, la porte entre le magasin et le bistro s'ouvre, laissant apparaître un personnage en bleu de travail. C'est le patron vélociste qui partait déjeuner et qui, voyant mon déballeage, s'empare de ma roue pour aller me la gonfler en me demandant la pression que je désire. Il me la ramène quelques instants plus tard et reste à bavarder avec moi tandis que je la remonte et remballe mes affaires, s'intéressant à d'où je viens et où je vais comme ça. Nous nous séparons enfin avec une chaleureuse poignée de main.

Mon plan prévoyait de déjeuner à Champeix car un restaurant y était recommandé dans le Guide du Cyclotouriste et je me remis en selle pour couvrir les 13 km qui m'en séparaient encore. J'y arrivai peu avant 13h et eus le plaisir de déjeuner en compagnie d'un poste de télé en couleur qui dominait la salle. Si j'ai omis le « s » à « couleur », c'est intentionnellement car il n'y en avait plus qu'une et si le présentateur des nouvelles voyait la vie en rose, moi je ne le voyais qu'en vert !

Quittant Champeix par une belle côte (quel meilleur digestif?), je rattrapai lentement deux garçonnets à pied, chargés de sacs à

dos, qui me semblaient bien jeunes pour être lâchés ainsi dans la nature.

Je les salue et leur demande où ils vont de si bon pied. Ce sont deux louveteaux en exercice et ils me demandent où se trouve x... (je ne me rappelle plus le nom de la localité). Je sors donc ma carte Michelin, nous trouvons l'endroit désiré, déterminons la meilleure route à prendre pour y parvenir puis nous nous quittons, eux pour aller à travers champs, moi pour suivre mon fil d'Ariane en bitume à travers la France.

A Saint Saturnin je tourne à gauche et entame la montée vers le col de la Ventouse par la vallée de la Veyre. C'est une région très touristique – nous sommes en plein dans le Parc des Volcans d'Auvergne – et le lac d'Aydat est tout proche, ce qui explique probablement le grand nombre de promeneurs que je croisai ou dépassai dans mon ascension.

Au col le vent est froid et le ciel gris, je ne m'y attardai donc pas si ce n'est pour échanger quelques mots avec un auto-stoppeur recroquevillé par terre, cherchant à s'abriter du vent derrière son sac-à-dos, lequel arbore un magnifique Union Jack. Il est britannique, oui, mais pas insulaire : c'est un étudiant pakistanais, ce qui explique aussi pourquoi il a l'air si transi.

Maintenant je peux voir le Puy de Dôme qui dresse sa fière silhouette -- surmontée du cigare dont l'a affublé TDF – contre le ciel gris et froid et dont le sommet est encore enneigé. En fait, je le verrai pendant plusieurs heures alors que je monte et descends le paysage nu et vallonné à l'ouest de Pontgibaud.

A Miouze, passant devant une cabine téléphonique, il me vient à l'idée de dire bonjour à André Pascal de son pays natal et de lui dire où j'en suis de ma DIAM mais son poste ne répond pas. Tant pis !

Maintenant je navigue vraiment à la carte, prenant de toutes petites routes pour couper de Miouze à Pontaumur par Gelles. Comme il n'y a pas de panneaux aux carrefours et bifurcations et que même les chemins de ferme sont goudronnés, il me faut faire très attention pour ne pas me tromper.

Enfin une longue descente boisée, par-



semée de quelques gouttes de pluie, m'amène à Pontaumur, terme de ma journée, où je pourrai prendre une bonne douche chaude, rincer mon linge et le mettre à sécher sur le radiateur et descendre au bar boire une bonne bière brune avant de dîner.

Le bar est bien animé. Deux Anglais sont arrivés en Landrover, habillés comme deux fermiers du Yorkshire qui viennent de labourer leurs champs, bottes en caoutchouc pleines de boue, et l'un d'eux est vraiment falstaffien : grand, blond, barbu et pansu à souhait. Les autochtones qui semblent bien les connaître leur parlent petit nègre, leur payent la tournée et leur expliquent des tas de choses sur la France à grands coups de tapes dans le dos. Ma curiosité étant aiguisée quant à leur présence et leur activité ici par un pareil temps et une telle saison, je ne peux m'empêcher de le leur demander.

Eh bien c'était une équipe d'une société britannique spécialisée dans le forage au diamant qui prospectait la région pour de l'uranium pour le compte d'une entreprise française.

Un bon dîner, un petit tour en ville histoire de se dégourdir les jambes – cela peut sembler curieux mais après une journée de vélo, j'ai besoin d'un peu de marche à pied, justement pour me dérouiller les jambes ! – et je mets à jour mon carnet de bord avant de faire dodo. 158 km aujourd'hui, 689 depuis le départ, je suis presque à mi-chemin. Bonne nuit !

## **Cinquième Etape de Pontaumur à St Sulpice les Feuilles 143 km**

Mercredi 11 Avril. Il a plu pendant la nuit et le brouillard enveloppe Pontaumur quand je sors de l'hôtel à 8h10 pour une nouvelle journée d'aventures, journée un peu spéciale aussi puisqu'en principe Nicole, mon épouse, doit me rejoindre à l'étape du soir à Saint-Sulpice-les-Feuilles.

Pour éviter la nationale à grande circulation et aussi pour découvrir de nouveaux paysages, j'avais décidé d'atteindre Guéret en passant par Auzances et Chenérailles au lieu de passer par Aubusson, route que j'avais empruntée maintes fois en voiture.

Pontaumur se trouvant au fond d'une vallée assez encaissée, c'est par une belle côte que j'entamais ma journée, mais quelle ne fut pas ma surprise au bout d'une vingtaine de minutes de me retrouver en plein soleil et de contempler derrière moi une rivière de brume dans la vallée.

Continuant ma route ensoleillée sur le plateau où trînaient encore ça et là quelques nappes de brume, j'atteignais Mainsat, petite bourgade entourant un château, où je m'arrêtais pour prendre en photo une jument et son très jeune poulain qui ne savait trop que faire encore de ses jambes.

A Peyrat-les-Nonières (quel joli nom!) pause thé. Je suis le seul client et au bout d'un moment la patronne revient avec une minuscule tasse à moka pleine d'un liquide épais. C'est pourtant bien mon thé. Je demande si je peux avoir une tasse un peu plus grande et un peu d'eau chaude. Non, c'est comme ça qu'elle le sert et je ne peux pas avoir de tampon sur mon carnet de route non plus !

Je sirote mon échantillon de thé pour essayer de faire durer le plaisir et demande l'addition : 0,80 F ! Je ne pouvais quand même pas me plaindre !

Après Chenérailles je dois chercher un peu ma route sur la carte car il n'y a pas de route

directe pour Guéret. Vers midi, à Pionnat, on m'indique un restaurant « Chez Josette » et je découvre un musée ! Le patron s'adonne à la peinture, différents tableaux ornent les murs et des livres d'art sont exposés sur diverses étagères.

Je demande, on me le permet, et je déjeunerai très bien pour 25 F en feuilletant un tome richement relié en pleine peau et abondamment illustré sur le Livre des Offices de Turin. Nourriture pour le corps et l'esprit !

Après midi, le ciel s'est couvert et quelques averses légères me poseront l'éternel dilemme du cycliste : est-ce qu'il pleut assez pour mettre le poncho car on dirait que cela ne va pas durer ? Le temps de s'apercevoir que la pluie augmente au lieu de diminuer et que les gouttes ne sont pas si petites que ça et on est déjà plus ou moins mouillé. Ayant été pris assez souvent à ce petit jeu, je décide d'enfiler le poncho tout de suite ; résultat : je le mettrai et l'enlèverai deux fois au cours du quart d'heure qui suivra mais au moins je serai resté sec.

Le paysage, rappelant le bocage normand, est d'un intérêt moyen et j'atteins enfin Guéret. Avisant une succursale de ma banque, j'y fais une pause pour regarnir un peu mon porte-monnaie, ne sachant trop où je pourrai le faire à nouveau. L'employé me regarde d'un drôle d'air, n'ayant pas l'habitude sans doute de servir des clients ainsi habillés (cuissard long, maillot orange sans publicité mais un peu mouillé et ma sempiternelle casquette maison en tissu éponge jaune or), mais finalement j'obtiens ce que je veux.

De Guéret à La Souterraine, j'évite de nouveau la nationale et passe par Grand'Bourg et des petites routes absolument charmantes qui, si elle rallongent à peine le trajet en kilomètres, l'allongent certainement en temps puisqu'il me faut regarder la carte à presque chaque carrefour.

A La Souterraine, le soleil est reparu et je me sens une petite fringale. Avisant une bien tentante pâtisserie, je me fais emballer un chou à la crème, un pet de nonne et un éclair au chocolat que je vais déguster avec un thé bien chaud et copieux celui-là au café en face. Du coup je me sens nettement mieux !

Je cherche puis je trouve la route de Saint-Sulpice où l'on a promis de me coucher bien que l'hôtel fût normalement complet : « Venez toujours, on se débrouillera ! »

Plus qu'une quinzaine de kilomètres à faire, la route est droite, pratiquement plate – c'est le début de la grande plaine du Poitou – et je songe à Nicole. Elle ne pouvait quitter Vence avant 7h (elle devait emmener notre fils à l'aéroport), il y a plus de 800 km de Vence à Saint-Sulpice, il me semble donc exclu qu'elle puisse me rejoindre ce soir.

A peine étais-je arrivé à cette conclusion que j'entendis un tut-tut derrière moi. Je regardai dans mon rétroviseur et aperçus la silhouette d'une voiture brune. Je me retournai – c'était bien elle, ma Nicole, qui me doubla et s'arrêta un peu plus loin.

Et sous ce beau soleil de fin d'après-midi de printemps elle me raconta qu'elle était partie

de Vence sous des trombes de pluie, qu'elle avait traversé une tempête de neige du côté de Langogne, que la voiture s'était presque mise en travers de la route avant de rencontrer le chasse-neige et que ce n'est qu'après Le Puy que le ciel s'était dégagé tandis que moi, depuis le départ 5 jours plus tôt, je n'avais essuyé que deux toutes petites averses cet après-midi là.

Nous arrivâmes donc à Saint-Sulpice, elle en voiture, moi à vélo et nous nous pointâmes à l'Hôtel Dionnet où nous fûmes très bien reçus à ceci près, que la chambre était si petite et le lit si grand que nous pouvions à peine entrouvrir la porte de la chambre et qu'il fallait grimper par-dessus le lit pour accéder au lavabo de l'autre côté.

Pendant le dîner je racontai à Nicole toutes mes aventures puis nous fîmes le tour de la bourgade à pied avant de nous coucher. Je notai toutefois dans mon calepin 143 kilomètres ce jour pour moi, soit 832 km depuis Menton. J'avais dépassé le point de non-retour !

## **Sixième Etape**

### **de St Sulpice les Feuilles à Thouars**

### **162 km**

Jeudi 12 Avril. Nicole et moi prenons notre temps pour déjeuner et ce n'est qu'à 8h que nous prenons la route, elle en voiture, moi à vélo – le lièvre et la tortue, quoi, mais quoique le lièvre dans le cas présent arrivera bien avant la tortue, celle-ci aura eu beaucoup plus de plaisir.

Pas un nuage dans le ciel, un bon vent frais presque dans le dos, encore une journée qui s'annonce bien. Pour le moment j'ai le soleil dans le dos et je fais la course avec mon ombre.

Lorsque j'avais téléphoné à l'Hôtel Dionnet un mois auparavant, la patronne m'avait dit que toutes ses chambres étaient occupées par les ouvriers du chantier de la « centrale nucléaire », ce qui m'avait un peu surpris car de telles centrales sont toujours construites au bord d'un fleuve ou de la mer, histoire de dissiper des calories en trop, et dans ma tête je ne situais pas de fleuve aux environs de Saint-Sulpice. Arrivés à l'hôtel, elle nous avait même recommandé d'aller y jeter un coup d'oeil, plaisir que nous avons décliné, en ayant déjà vu d'autres.

Ce matin-là, donc, j'eus la réponse à cette petite énigme car peu après le départ je passai devant un chantier en pleine campagne où l'on construisait non une centrale mais une usine de traitement de minerai d'uranium et elle ne vaut pas vraiment un détour pour être visitée, du moins de l'extérieur.

J'atteins Bourg-Archambault où je découvre un magnifique château. Je pose mon vélo et dégage l'appareil photo mais j'ai beau chercher un point de vue pour le fixer sur la pellicule, je n'y parviens pas : la plus belle vue, avec douves, etc., est masquée par un arbre ; l'entrée, flanquée de deux magnifiques tours de garde bien rondes, est dans une rue de 7m de large qui ne permet absolu-

ment aucun recul et en allant un peu plus loin je retrouve une vue un peu plus dégagée mais tellement à contre-jour qu'on ne distinguera rien. Tant pis pour mes amis, il n'y aura pas de photo mais moi, au moins, je l'aurai vu et j'en garde un souvenir inoubliable.

Montmorillon – petite pause-thé où je dégusterai un excellent beignet fourré aux pommes, comme quoi chaque boulanger en France a sa petite recette ou spécialité.

En route vers Chauvigny, le vent refuse un peu et devient un fort vent de côté. La route traverse une plaine et les jeunes platanes au bord de la route n'offrent aucune protection contre cette bise qui non seulement me fait larmoyer mais, parce qu'elle est de travers, rentre par une narine et sort de l'autre, ce qui est fort désagréable. De temps à autre, un bosquet ou un petit bois m'offrent un répit.

Une vue insolite me fait sourire : sur la droite, à quelques centaines de mètres de la route, un hameau se blottit autour d'une église dont le clocher est nanti d'un abat-son d'un côté seulement et cet abat-son déborde tellement qu'on dirait la visière d'une casquette. En fait ça me fait penser à un guetteur sur la pointe des pieds, la main au-dessus des yeux, essayant d'apercevoir quelque chose au loin, « Soeur Anne, ne vois-tu rien venir ? »

Chauvigny restera gravé dans ma mémoire d'une part par les ruines majestueuses d'un château-fort qui domine toute la ville et aussi par les deux magnifiques églises romanes devant lesquelles ma route passait. Je quitte Chauvigny par la route de Poitiers, que je devrai suivre pendant 4 kilomètres avant de tourner à droite pour Lajoux. C'est la grande Nationale, donc circulation intense, mais pire, elle est orientée plein ouest, c'est-à-dire que j'ai le vent, maintenant très violent (l'herbe des banquettes de la route en est couchée), en plein dans le nez, et les vagues

d'étrave des poids-lourds qui me rasent n'arrangent pas les choses. Je m'arque-boute sur les pédales et j'essaie de parer les coups de vent des poids-lourds avant qu'ils ne me déséquilibrent.

Après une vingtaine de minutes de ce supplice, j'atteins mon carrefour ; je quitte donc le lit du vent et la circulation et peux concentrer un peu de mon attention sur le paysage (je dis un peu car j'ai quand même ce vent de travers qui me pousse vers le fossé).

De nombreuses carrières abandonnées jonchent la campagne de chaque côté de la route, trous béants dans la plaine, envahis d'herbes et de ronces, d'où l'on avait autrefois extrait de grands blocs de calcaire dur pour construire les maisons des villes et villages alentours. Quels merveilleux endroits pour jouer à cache-cache ou aux gendarmes et aux voleurs !

12h30. J'atteins Lajoux, petite bourgade tranquille en pierre calcaire, où une passante me recommande la Café Denis pour déjeuner. En effet, je me retrouve dans une petite salle déjà bien pleine d'ouvriers plutôt jeunes (il doit y avoir un chantier dans les environs), où les tables dont de planches sur tréteaux couvertes de toile cirée, avec des bancs de chaque côté.

On se pousse gentiment pour me faire une place mais je remarque que personne ne cause beaucoup à part les s'il-vous-plaît et les merci pour se passer le pain, le vin ou les condiments. Le repas est simple mais copieux et, vin et café compris, coûte 17 francs. Ce ne sont pas là des prix que l'on retrouverait sur la Côte d'Azur.

Reposé et repu, je reprends ma monture qui m'attendait fidèlement à l'ombre d'une haie de laurier-tin et me remets en selle pour contourner Poitiers par l'Est.

A Jaunay-Clan, le cumulo-nimbus qui surplombe la ville décide de lâcher du lest. J'ai juste le temps de me réfugier sous le porche de la pharmacie centrale aux premières gouttes et déjà des trombes d'eau et de grêle envahissent la grand'rue, en pente, transformant les caniveaux en torrents.

A peine ai-je fini de lire la réclame pour les crèmes de beauté en promotion que le nuage est vidé et que le soleil brille à nouveau. Ce seront d'ailleurs là les dernières gouttes de pluie que je verrai de mon voyage ; pour un mois d'Avril, c'est vraiment providentiel.

Je reprends ma route de contournement jusqu'à Neuville-de-Poitou et à partir de là, c'est la ligne droite pour Thouars. La plaine et le vent, pas tout-à-fait debout, de trois-quarts seulement, mais sa force (il n'a toujours pas molli), c'est comme si c'était debout.

Personnellement, je trouve le vent debout en plaine le pire ennemi du cycliste solitaire. Il est là, usant, fatigant, ronflant dans les oreilles, faisant larmoyer s'il est froid et vous gratifiant d'escarbilles s'il ne l'est pas. Mètre par mètre il vous faut vous battre pour avancer à un train désespérant, sans le moindre répit, même dans les descentes ! La seule chose à faire est de mettre un petit braquet, de baisser la tête – par pour avoir l'air d'un coureur mais pour ne pas voir combien le paysage reste figé – et de penser à autre chose ou se laisser hypnotiser par le défilement du pneu avant, seule chose qui semble encore avancer ! Alors, quand on ne lève le nez que de temps en temps, on peut reprendre espoir, remarquant que tel arbre ou telle borne semble quand même s'être rapproché un peu.

Ce vent qui me dessèche me donne soif et je m'aperçois que mon bidon est presque vide. J'essaie donc de dominer le ronflement hypnotisant du vent dans mes oreilles pour concentrer mon attention sur comment résoudre ce problème.

Je passe devant un château d'eau mais comble d'ironie, il n'y a pas de robinet au pied pour en soutirer le moindre demi décimètre cube. Pour chaque chais, il y a un caveau de dégustation, pourquoi pas pour chaque château d'eau ?

Voici un hameau mais on n'est pas dans le Midi et il n'y a pas de fontaine moussue au milieu. Les quelques fermes qui le composent ont l'air totalement désertées, pas un être humain en vue auquel je pourrais de-



mander l'aumône d'un verre d'eau si j'arrivais à décoller ma langue de mon palais, tant elle est maintenant desséchée.

Ayant aperçu un petit cimetière à l'entrée du hameau, je me rappelle le conseil de Paul André, qui dans un Maillon passé racontait qu'en de telles circonstances on pouvait toujours se rabattre sur le robinet pourvu dans les cimetières pour l'arrosage des fleurs. Je fais donc demi-tour et vais explorer le cimetière, mais celui-ci n'est pas conforme aux normes : pas de robinet ni dedans ni dehors. C'est vraiment le Sahara et pas une oasis en vue à l'horizon !

Je reprends ma lutte contre le vent et au hasard d'une descente plus prononcée, il se passe de drôles de choses sous moi au moment où je cesse pour un instant de pédaler. Un rapide examen m'apprend que ma roue-libre est passée à l'Est, préférant sans doute un régime totalitaire.

Est-ce ce vent de travers qui, desséchant les terres labourées, en a déposé une quantité suffisante dans ma roue-libre pour la gripper ? Toujours est-il que je ne peux plus me permettre de cesser de pédaler, sinon la chaîne fait de vilaines choses à mon dérailleur, qui risque d'aller se plaindre auprès des rayons... et vous devinez où ça pourrait mener.

A quelque chose malheur est bon, puisque ce vent debout m'oblige à pédaler tout le temps et je n'ai donc pas à me préoccuper des risques de faire roue-libre.

Enfin une agglomération avec un estaminet où non seulement je dégusterai lentement un thé divin – quel nectar ! – mais je ferai remplir mon bidon. Quel plaisir aussi d'être pendant quelques instants dans de l'air calme qui ne ronfle plus dans les oreilles !

Mais l'après-midi avance et je reprends ma monture, retrouvant du même coup le vent. Thouars 23 ; Thouars 22 ; Thouars 21 ; chaque borne est un but et une petite victoire. Un teuf-teuf approche lentement derrière moi puis me dépasse : c'est un tracteur, conduit par un gamin, rentrant sans doute à la ferme de quelque champ éloigné. Enfin un

abri du vent et je prendrai sa roue (la droite) avec gratitude pendant deux ou trois kilomètres, au grand amusement du jeune chauffeur.

Apercevant au loin une zone industrielle qui annonce Thouars, je ressens la joie du voyageur du désert qui voit au loin poindre une oasis et c'est pour une fois avec un certain plaisir que je retrouve une circulation urbaine assez intense de Thouarsais rentrant du travail.

Deux objectifs pour moi ce soir : trouver mon hôtel et trouver une roue libre de rechange.

Pas de problème pour le premier : c'est l'hôtel de la gare et je n'ai qu'à suivre les panneaux menant à la gare. Là, pourtant, je trouve une jeune patronne éplorée, son mari étant décédé la veille et l'enterrement ayant lieu le lendemain. Pas de problème pour la chambre mais je devrai dîner ailleurs, ce qui est bien naturel.

Ayant déchargé mon vélo, je me mets en quête d'un vélociste et je trouve un magasin Peugeot dans l'avenue avoisinante. Le patron est parti faire une course (pas cycliste !) et la patronne, peu amène, ne peut me dire si je pourrai être dépanné. J'attends une bonne heure, le patron revient enfin et bien qu'il soit tard, il me trouve une roue libre neuve avec presque les mêmes pignons, effectue le changement en un clin d'oeil et me fait en plus un prix d'ami puisque je lui laisse l'ancienne roue libre qui, une fois démontée et remise à neuf, pourra, dit-il, lui resservir.

Je retourne à l'hôtel rassuré pour la suite de mon voyage, prends une douche rehydratante et descends déguster la bière à laquelle j'ai rêvé une bonne partie de l'après-midi (je vous ai bien dit qu'avec le vent dans le nez il fallait baisser la tête et penser à autre chose !) et je m'aperçois que la patronne n'est peut-être pas si éplorée que cela ou du moins que le barman semble bien savoir la consoler.

On m'indique un petit restaurant ouvrier à deux pas où je dînerai très simplement pour moins de 20 francs. La télé dominait la pièce et tout le monde dinait les

yeux fixés sur le poste, tâtant la table pour le pain, le sel ou le poivre, coupant les aliments au jugé sans les regarder, le tout dans un silence religieux (à part le son de la télé, bien entendu), ce qui est assez amusant pour un spectateur psychologue (définition d'un psychologue : c'est un homme qui, lorsqu'une belle femme entre dans la pièce, regarde les autres hommes!)

Le ventre plein, le vélo réparé, j'avais eu assez d'exercice et d'émotions ce jour-là ; je retournai donc directement à l'hôtel, montai dans la chambre, mettais à jour mon carnet de bord (162 km aujourd'hui) et sombrai rapidement dans un profond sommeil.

## Septième Etape de à Thouars à Pontivy - 285 km

Vendredi 13 Avril. Levé de bonne heure, je n'ai pas de problème pour obtenir un petit-déjeuner matinal puisque je suis à l'hôtel de la gare et qu'il ouvre à 6 heures pour accueillir les premiers voyageurs, ainsi dès 7 heures je suis en route.

Le jour point à peine, la pleine lune descend à l'ouest tandis que le soleil va reprendre le relais à l'est ; quel équilibre ! Le ciel est d'un bleu de nuit très pur et pas un souffle de vent ne trouble le calme de la nature qui sort de son sommeil. Les oiseaux s'éveillent un à un et saluent le jour nouveau de leurs trilles. La brume recouvre la vallée du Thouet en contrebas, seuls les sommets des peupliers et des saules émergent de cette mer blafarde. Je me remplis les yeux et les oreilles de cette beauté et ne peux résister au désir de le prendre en photo – mais il faudrait aussi un magnétophone pour compléter l'image.

Les kilomètres défilent. La petite brise qui se lève me semble favorable. A Chemillé, je fais une petite pause thé-croissants pour recharger les batteries.

La petite brise est devenue un bon vent portant et je file – comme le vent ! – tant et si bien qu'à 11h30 je suis à Liré, sur la rive sud de la Loire, en face d'Ancenis, et que Nozay, mon étape prévue pour ce soir, n'est qu'à deux heures de route. Je téléphone donc à l'hôtel à Nozay pour leur demander d'annuler ma réservation, ce qu'ils font très volontiers, me remerciant même d'avoir eu la gentillesse de le faire ; il paraît qu'il est courant de réserver des chambres puis de faire faux-bond sans rien dire !

Où vais-je dormir ce soir ? On verra bien. Pour le moment occupons-nous de déjeuner car si grâce au vent portant, les jambes tournent bien, le fait est que j'ai l'estomac dans les talons !

Juste avant le pont sur la Loire, à gauche, je vois un restaurant routier avec déjà une bonne accumulation de poids-lourds devant,

bien qu'il soit à peine midi. Cela s'appelle « Chez Angèle », succédant (d'après le cachet de l'établissement) à Marion et le lieu-dit est approprié : Le Fourneau !

J'entre et l'on me dirige vers une grande salle, bien pimpante avec rideaux à fleurs, appliques, vases de fleurs fraîches, etc., et l'on m'assoit à une grande table qui est déjà presque pleine. A peine suis-je assis que voici le hors d'oeuvre (jambon-crudités), bientôt suivi d'une bonne omelette paysanne, suivi du fromage, puis d'une glace ou d'un fruit, suivi du café, et en à peine une demi-heure je passerai à la caisse où l'on ne me demandera même pas ce que j'ai consommé, mais « 18 Francs s'il vous plaît ».

Je ne voudrais surtout pas donner une mauvaise impression de « Chez Angèle » car, au contraire, je vous le recommande fortement. Le cadre est agréable, comme je vous l'ai dit, le menu simple mais copieux, le service rapide et les serveuses très aimables, enfin le prix très raisonnable, c'est à dire toutes les qualités que je recherche dans un restaurant quand je suis en voyage.

Mais d'un autre côté, je tire mon chapeau à Angèle quant à son organisation : c'est une véritable usine et qui tourne bien. Il y a au moins quatre salles avec une dizaine de tables chacune, chaque table pouvant accueillir une douzaine de convives. Au fur et à mesure de l'arrivée des clients, les tables sont remplies, autrement dit on ne laisse pas les clients se placer n'importe où et dès que la table est remplie, on sert. Comme le menu est fixe, à part le dessert, le chef sait exactement où il en est à la cuisine et ça tourne vraiment rond. Et les clients ne manquent pas, et pour cause ! Une mine d'or, cette affaire et le bas de laine d'Angèle doit être bien garni !

Repu et content, je traverse la Loire et quitte Ancenis à 13h, toujours sous un vent portant. A 14h45 je suis à Blain, soit 49 km en 1h45, un record pour moi, pour qui connaît mon train habituel !

Mais il fait soif et je rentre dans « La Gerbe de Blé » me commander un thé. A l'intérieur, cet établissement fait vraiment penser à un pub anglais et j'ai beaucoup de mal à résister à la tentation d'une Pelforth à la pression ; ce serait si bon mais ma chaudière ne marche qu'au thé !

Blain-Redon, rien à signaler sinon une crampe à un pied, ce qui m'arrive de temps en temps lors de brevets Audax ou Randonneurs et que je guéris en faisant une centaine de mètres de marche à pied.

Comme il est 16h30, re-pause-thé avec des cacahuètes grillées et un brin de causette avec le barman qui me dit qu'il voit passer beaucoup de cyclotouristes à bagages, surtout en été.

A 18h30 je suis à Malestroit et toujours en pleine forme. M'arrêtant près du canal pour consulter ma carte, je suis abordé par une famille intriguée par mon équipement et nous bavardons un bon moment. Du coup je leur demande d'inscrire quelque chose dans mon carnet de route et voici ce qu'on peut y lire : « Rencontre avec une famille qui traversa la Bretagne sur les canaux bretons à raison de 15 km par jour et réalisant un vœu vieux de 10 ans. Bon courage et bravo. La France n'est pas perdue avec une jeunesse pareille » signé Chantal, Lisadie, Thérèse et Fabien Tanguy. »

Je reprends la route et à 19 heures je regarde mon compteur : 235 km depuis 7h ce matin. A 19h50 j'approche de Josselin par la route de Malestroit, ce qui me donne une vue inoubliable sur le magnifique château des Rohan qui rougeoie au bord de l'Oust dans le soleil couchant.

Je cherche une cabine téléphonique et j'appelle Nicole chez ses parents à Pontivy, soit à 35 km de là. Je lui demande si elle aimerait me voir ce soir et elle croit que le galèje. A ce moment, 20h sonnent au clocher de l'église à côté de la cabine et je demande à Nicole si elle reconnaît le son des cloches. Quand je lui dis que ce sont celles de Josselin et que dans deux heures à peine je serai dans ses bras, elle n'en revient pas.

En selle encore une fois et en route

pour Nicole. Je connais bien la route, l'ayant faite maintes fois en voiture mais jamais à vélo. Ce ne sont pas les bosses qui manquent et pourtant je les sens à peine. Jamais je ne me suis senti si en forme ! Il est vrai qu'il fait nuit maintenant, j'ai donc enclenché la dynamo, mais l'avantage de rouler de nuit, c'est qu'on ne voit pas les côtes et on les grimpe ainsi beaucoup mieux.

Tout à coup, je m'aperçois qu'une voiture me suit ; c'est Nicole et son père qui sont venus à ma rencontre. En fait, ils ont du me croiser quelques instants plus tôt mais dans le noir je ne les ai pas reconnus.

Au sommet de la dernière côte j'aperçois les lumières de Pontivy et à 21h35 j'arrive chez mes beaux-parents presque à regret : je me sens dans une telle forme que j'aurais encore pu continuer. Cela ne fait rien, jamais je n'aurais cru faire 285 km en une journée au mois d'avril et surtout arriver si frais.

Demain c'est samedi et je vais pouvoir prendre une journée de repos avant d'attaquer l'étape de Brest (pardon, du Conquet). Les langues vont bon train pendant que ma belle-mère me prépare un petit souper car mon beau-père a pas mal de questions à me poser, j'ai bien des choses à raconter et ce n'est que vers minuit et demi que nous irons nous coucher.

Vraiment, ce fut une belle journée

## Huitième Etape

### Pontivy - Le Conquet - St Renan

### 285 km

Samedi 14 Avril. En principe, ayant fait une double étape le jour précédent, je devais prendre une journée de repos avant de continuer, mais réveillé de bonne heure, je ne résiste pas à l'appel du Conquet, d'autant plus que le temps est sec, ce dont il faut profiter en Bretagne en avril. J'enfourne rapidement un petit déjeuner et hop, dès 7h30 me voilà en route.

Les jours se suivent mais ne se ressemblent pas : je n'ai vraiment pas la forme ce matin. Evidemment je n'ai dîné que sommairement hier soir pour ne pas déranger mes beaux-parents à cette heure tardive, d'autant plus que ne comptais pas continuer aujourd'hui et le petit déjeuner de ce matin n'a pas suffi à recharger mes batteries. De plus, j'ai troqué mon collant long, qui au bout d'une semaine de route commençait à justifier vraiment son appellation, contre un cuissard et des socquettes, et le temps est vraiment très frais.

La Providence doit m'être particulièrement clémente car au bout de quelques kilomètres, peu avant l'entrée de Guéméné-sur-Scorff, là d'où vient la bonne andouille à cercles concentriques, un paquet abandonné sur le bord de la route attire mon attention. Je reviens sur mes pas (non pas ! Mes pédalées !) et découvre un paquet tout neuf et tout frais de douze madeleines au beurre de Pleyben, sans doute tombé d'une sacoche de Mobylette trop pleine. Ma sacoche, elle, ne l'est pas, mon estomac non plus ; je ramasse donc cette manne divine et continue ma route en dégustant les deux premiers exemplaires.

Cela ne va toujours pas très fort, d'autant plus qu'un vent froid se lève et que je l'ai dans le nez. A Plouray je m'arrête au « Café des Sports » pour un bon thé et quelques madeleines de plus et en repartant je suis rattrapé par un autre cycliste, un Breton parisien en vacances. Il se met à mon train et nous bavardons jusqu'à ce que nos chemins di-

vergent à Sezet. Du coup je ne me suis même pas aperçu que nous avions franchi la crête des Monts d'Arrée et je suis tout ragaillardi.

A Châteauneuf-du-Faou, ayant une pensée pour Michel Quintin, j'achète une carte postale pour lui mais je ne la posterai qu'au Conquet. (Ce n'est que de retour à Vence que j'apprendrai que Michel n'est pas originaire de Châteauneuf mais de Châteaulin !)

En sortant de Châteauneuf je vois un petit routier (Chez Marianne) dont les tables toutes prêtes me font un clin d'oeil. Il est midi moins cinq et Pleyben, prochaine bourgade importante, est encore à 15 km. Je m'arrête donc pour un excellent déjeuner.

Peu avant Châteaulin, je passe au-dessus de la voie rapide reliant Quimper à Brest et je bifurque à droite par une petite route campagnarde qui m'amène au Faou, petit port de pêche où j'apercevrai enfin l'Atlantique. Mais là commence une véritable histoire de faous : je suis les flèches indiquant la route de Brest et me retrouve sur la voie express. Ah non ! Pas ça ! Je retourne en ville, consulte ma carte qui date de quelques années, reprends le chemin qu'elle indique pour aller à Brest... et me retrouve là où j'étais quelques instants avant, sur la voie express qui semble donc avoir remplacé l'ancienne nationale.

Puisqu'il n'y a pas d'autre chemin sans prendre un tas de petites routes où il faudra continuellement naviguer à la carte et rallongeant de moitié le parcours, sans compter les innombrables bosses pentues du bout de la Bretagne, je me résous à prendre la voie rapide : 35km d'autoroute à se farcir avec voitures et camions passant à toute vitesse et des montagnes russes à vous donner le mal de mer. Ça monte, ça descend, ça monte, ça descend mais avec des grimpees à 8 % de 500m tous les 500 ou 600m et je commence à en avoir rudement marre ! Pour une voiture

lancée à 100 km/h, ces bosses la ralentissent à peine alors que moi, vent dans le nez, j'ai à peine le temps de souffler 2 minutes dans la descente que je dois me retaper 8 à 10 minutes à m'arque-bouter dans la côte suivante et cela pendant plus de deux heures ! Ce sera là le seul mauvais souvenir de tout le voyage.

Enfin, à 16h30, j'atteins Brest, ville qui me paraît immense tant ses faubourgs peuplés de tours HLM s'étendent à perte de vue. Je m'arrête dans un petit bistro pour un thé et des gâteaux (toujours ceux trouvés le matin) et la patronne, une rousse d'une cinquantaine d'années, entame un brin de causette et me dit qu'elle était la championne cycliste de Bretagne des années d'après guerre. Du coup je sors mon carnet pour obtenir de cette conseur un petit souvenir manuscrit, mais malheureusement c'est illisible et je ne peux même pas y déchiffrer son nom pour vous le dire.

Plus qu'une trentaine de kilomètres pour Le Conquet par une route assez étroite avec beaucoup de circulation au début, mais heureusement sans côtes dans le sens vertical, car la route suit la côte atlantique et comporte donc pas mal de méandres dans le sens horizontal.

Au loin j'aperçois une colline couverte de pins d'où émerge un phare. Contournant la colline, j'arrive au Conquet, charmante bourgade pleine de vieilles maisons en granit gris couvert de lichen jaune se serrant les unes contre les autres pour se protéger ensemble des tempêtes du large.

Je traverse la ville et trouve l'embarcadère pour Ouessant, fin de la France et de ma DIAM ; mon compteur indique 1455 km depuis le poste frontière de Menton.

Il est 18h30, le soleil descend sur l'horizon mouvant et je suis rempli de sentiments contradictoires : heureux d'être arrivé, d'avoir réussi cette diagonale et un peu triste aussi que cela soit déjà fini, que je ne vais plus pouvoir continuer, qu'il me faut faire demi-tour. Je demande à un couple passant par là de me prendre en photo et je m'occupe de trouver un hébergement pour la nuit.

J'essaie l'Hôtel de Bretagne, auquel j'avais écrit mais dont je n'avais jamais reçu

de réponse. Ils me disent n'avoir jamais reçu mon courrier, regrettent d'être complets, mais se préoccupent de téléphoner à la ronde pour me trouver une chambre.

Ils m'en trouvent une à l'Hôtel des Voyageurs mais c'est à Saint-Renan, à une quinzaine de kilomètres de là. Toutefois c'est sur le chemin que j'avais l'intention de prendre pour retourner à Pontivy, donc les kilomètres faits en plus ce soir en seront d'autant moins demain.

Avant de quitter Le Conquet, je fais tamponner mon carnet souvenir, j'envoie des cartes postales à tous mes amis cyclistes et je téléphone à Nicole pour lui dire que ça y est et que tout va bien.

Je reprends mon vélo pour aller à Saint-Renan et curieusement je me sens dans un tout autre état d'esprit. Oubliés les 1455 km passés, les journées de voyage l'esprit tendu vers un seul but : arriver au Conquet. J'ai quinze kilomètres devant moi et j'enfourche mon vélo comme si c'était pour une petite promenade par une belle soirée d'avril.

Le soleil couchant teinte d'orange la campagne et les petites chaumières blanches si caractéristiques et augmente le relief du paysage très peu accidenté. Le vent est tombé et « tout est calme et volupté ».

Il est presque 20 heures lorsque j'arrive à destination et je découvre que l'Hôtel des Voyageurs (Le Dot) à Saint-Renan est un haut-lieu de la gastronomie bretonne et nombreux sont les mariages et les banquets qui s'y tiennent.

La chambre (avec douche) est simplette et me coûtera la somme très raisonnable de 38 F tandis que le dîner à 45 F me permettra de célébrer ma réussite avec plateau abondant de fruits de mer, une merveilleuse entrecôte garnie, un plateau de fromages frais et délicieux et des fraises melba dans une coupe en pâtisserie en forme de feuille.

Ce dîner sera d'autant plus agréable que la salle étant pleine, on me fit partager ma table avec un autre convive esseulé, un jeune ingénieur de la Thomson-CSF occupé sur un chantier dans la région, avec lequel j'ai bien bavardé.

Satisfait et repu, je montai me coucher en notant que j'avais fait 193 km ce jour-là.



## **Dernière Etape de St Renan à Pontivy - 165 km**

Dimanche 15 Avril (Pâques). Après une excellente nuit de repos, je me réveille à mon heure habituelle mais décide de faire la grasse matinée jusqu'à 8h. Puis, sans me presser, mes sacoches sous les bras, je descends au bar mais je ne trouve âme qui vive et tout est encore bouclé. Je réussis néanmoins à trouver une issue par derrière et vais charger et inspecter ma fidèle monture, puis faire un petit tout en ville en attendant de pouvoir déjeuner.

A mon retour, je trouve la patronne affairée à faire démarrer la machine expresso et finalement j'obtiens un bon petit déjeuner avec des croissants tout chauds sortis du fournil en face. Il sera donc presque 9h avant que je ne prenne la route.

La matinée s'annonce splendide et la forme est bonne. Je contourne Brest par le nord et rencontre des tas et des tas de cyclistes, solitaires ou en petits groupes, arborant presque tous le même maillot avec les mêmes initiales dessus (CSG si je me rappelle bien). S'ils sont tous du même club, celui-ci doit être de taille mais il me semble manquer nettement de cohésion tant chaque mini-groupe ou solitaire semble se moquer éperdument de ce que font les autres.

Peu après la sortie de Landerneau, là où s'amorce une longue et douce côte d'une dizaine de kilomètres, je suis rejoint par trois jeunes cyclo-campeurs avec des vélos bien chargés. Nous nous présentons et il s'agit de Michel, Eric et Dominique Devez, deux frères et un cousin de 14 à 19 ans, tous de la région parisienne.

Ils me parlent d'un Tour de France en 22 étapes sous forme de randonnée permanente patronnée par l'U.S. Créteil dont ils viennent précisément de faire une étape pour Pâques. D'après leurs dires, il y aurait un temps maximum pour effectuer chaque étape individuelle mais aucun temps pour faire l'ensemble des étapes, ni aucun ordre imposé mais une belle médaille quand on a

tout fait.

Tout en bavardant aimablement, la côte est avalée et la montagne franchie sans même que nous nous en apercevions, sinon que le soleil est maintenant bien haut dans le ciel, la température très clémente et bien qu'en cuissard et maillot à manches courtes, je transpire abondamment.

Nous atteignons Sizun à 11h30 et là nos chemins se sépareront. Eux se préoccupent d'acheter du ravitaillement pour un piquenique alors que je me présente à l'Hôtel des Voyageurs pour obtenir une omelette.

La barmaid de 11 ans appelle « Papa ! », lequel arrive et s'excuse de ne pouvoir me servir une omelette : sa femme est à la messe et il est tout seul pour préparer 100 repas de Dimanche de Pâques (en effet, je vois les tables bien pimpantes dans la salle du restaurant) ; à la place, il me propose un gros sandwich au pâté (excellent d'ailleurs) que je dégusterai avec une bière au soleil à la terrasse en contemplant la sortie de la grand'messe, un spectacle très intéressant dans cette région fort bretonnante de l'Arcoat : femmes et hommes en costumes noir ou gris foncé avec coiffes et chapeaux, tous parlant breton avec à peine, par ci ou par là, un mot de français.

Avant de quitter Sizun, je photographie le calvaire et un petit bâtiment abondamment sculpté de bas-reliefs devant l'église et qui n'est autre qu'un ossuaire !

De Sizun la route monte très doucement jusqu'au Roc Trévél, point culminant de la région (marqué bien entendu par un émetteur de télévision), d'où, par cette belle journée, la vue s'étendait de tous côtés presque à l'infini

Hier, et encore aujourd'hui, à presque tous les carrefours je vois Brasparts xx km et je ris tout seul. En effet, il existe une expression anglaise pour indiquer qu'il fait un froid de canard : « It is cold enough to freeze the balls

off a brass monkey » et Brasparts doit être l'endroit où ces malheureux singes peuvent se réapprovisionner en « brass parts ». Comprenez qui pourra ! (J'offre un chapeau de valve à tout lecteur qui aura compris et ri !).

A l'approche d'Huelgoat, je rencontre un cyclotouriste conforme aux normes FFCT : garde-boue, éclairage, sacoche de guidon, pas de publicité apparente, le nez en l'air et pas sur le guidon ; ainsi, comme moi, il a le temps de voir arriver en sens inverse un congénère orthodoxe et de penser à une salutation amicale qui fera plaisir. Nous nous faisons encore plus plaisir en nous arrêtant et en échangeant quelques propos : d'où nous venons, quel circuit nous faisons, etc. Lui vient de Saint-Brieuc et a déjà déjeuné d'un casse-croûte tiré de la sacoche ; par contre il lui est arrivé un petit ennui mécanique : un rayon cassé mais il avait de quoi le changer (rayons de rechange fixés à la tringle du garde-boue et clé à rayons, voire démonte-roue-libre dans la sacoche et même un petit tube de pâte Arma pour se nettoyer les mains dans le plus proche ruisseau !). L'homme au rayon cassé mais pas à bout, quoi.

A l'entrée d'Huelgoat, au bord du petit lac, je profite d'une cabine pour téléphoner à Nicole et lui dire que la journée est trop belle pour la finir en voiture ; je finirai donc à vélo.

Je cherche une pâtisserie pour le dessert après le plat du jour de Sizun et je choisis un chou à la crème et une autre œuvre intéressante.

- « Pardon Madame, qu'est-ce que c'est que ça ? »

- « Ça, Monsieur, c'est un Paris-Brest. »

- « Eh bien, ça c'est un comble ! »

- « Pourquoi, Monsieur, vous avez l'intention de le faire ? »

Comme quoi les pâtisseries de Bretagne sont au courant des grands événements de l'année !

On m'avait parlé des environs d'Huelgoat et vraiment je suis enchanté : la route suit le cours d'un petit affluent de l'Aulne à travers

une belle forêt de chênes centenaires sous lesquels reposent de gros blocs pachydermiques de granit arrondis et moussus.

Carhaix me surprend par la taille de la ville et surtout la variété des magasins ; cela a l'air d'être la capitale du centre de la Bretagne. J'y photographie une belle maison ancienne à lambris et à pierres sculptées qui est maintenant le siège du Syndicat d'Initiatives mais j'ai du mal à éviter les câbles électriques qui passent devant et paraissent anachroniques

De Carhaix à Rostrenen je prends la grand-route qui manque plutôt d'intérêt cyclotouristique mais certes pas de bosses : ça monte, ça descend, ça monte, ça descend sur un billard large comme ça et tant pis si je me répète, il fait vraiment chaud !

A Rostrenen je prends un thé pour me rafraîchir et grignote mes dernières réserves avant d'entamer les 40 km restants pour Pontivy.

Ces derniers kilomètres, je les déguste. La route, une petite départementale qui n'a pas été « aménagée » serpente agréablement entre les collines, autour des fermes, avec de gentilles montées, de longues descentes et pas de circulation. Je retrouve la vallée du Blavet, Cléguérec, Stival, et me voici à Pontivy, au pied du magnifique château des ducs de Rohan, terme de ma chevauchée fantastique, heureux de retrouver Nicole, d'avoir entrepris et réussi une telle aventure... et un peu déçu qu'elle soit déjà terminée.

## Quelques Statistiques

Distance totale parcourue : 1633 km en 9 jours  
Etape la plus longue prévue : 188 km le premier jour  
Etape la plus longue réalisée : 285 km  
Etape la plus courte : 143 km  
Coût total du voyage (dépannages compris) : 983,13 F  
Ennuis mécaniques :  
    une roue libre grippée (imprévisible)  
    un pneu AR (déjà assez usé au départ)

## Quelques Réflexions

Voilà bientôt un an que j'ai fait cette DIAM et avec ce recul je vous livre les réflexions suivantes :

Tout cyclotouriste devrait au moins une fois dans sa vie faire une balade de ce genre (grande ligne droite entre deux points choisis à l'avance)

Ne pas hésiter à le faire tout seul : on roule tout le temps à son train, on s'arrête et on repart quand on veut, on ne s'ennuie jamais.

Si on réserve les hôtels à l'avance (préférable en morte saison et encore plus en haute saison pour être sûr non seulement qu'il y ait

de la place mais que l'hôtelier ne vous dise pas non tout simplement parce que vous êtes en vélo), ne soyez pas trop gourmand dans vos étapes : on peut avoir le vent de face toute une journée, ou la pluie, ou des ennuis mécaniques. 120 à 160 km me paraissent une bonne moyenne.

Si c'était à refaire, je n'hésiterais pas un instant. D'ailleurs je n'ai qu'une hâte, en faire une autre : Hendaye – Lauterbourg ; j'en rêve déjà, mais ce ne sera sans doute pas possible cette année ; l'année prochaine peut-être ?

Philippe Meyer – Février 1980

## Postface

Aujourd'hui, 36 ans plus tard et à 86 ans révolus, avec plus de 500.000 km dans les jambes, je n'ai toujours pas refait cette DIAM, ni aucune autre diagonale d'ailleurs.

J'ai fait un tas d'autres choses à la place :

- collectionné des cols (plus de 2100 cols différents en France, Suisse et Italie),
- visité la liste complète des 535 sites du BPF (Brevet des Provinces Françaises),
- effectué le Tour de la France Randonneur de l'US Métro dont j'ai fait un autre récit,
- et j'en passe...

Mais je n'ai jamais fait le PBP (Paris-Brest-Paris bien qu'à deux reprises j'ai effectué la liste complète des brevets randonneurs qualificatifs ; les deux fois, j'ai finalement

renoncé à m'inscrire car je n'avais rien à me prouver et que j'ai considéré que c'était du masochisme alors que je suis plutôt hédoniste : je fais du vélo pour le plaisir, pas pour la douleur !

Aujourd'hui, les conditions de circulation sur les routes ont considérablement changé : il y a trop de voitures, trop de camions et beaucoup moins de petits hôtels accueillants et bon marchés.

Mais, heureusement, il y a toujours autant sinon plus de cyclotouristes aventureux avec des rêves plein les yeux.

zzBonne route à eux !

Philippe Meyer – Décembre 2015